

Accueillir, non choisir

Jacques Brault, *La Poussière du chemin, essais*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 1989, 250 pages.

Réjean Beaudoin

Volume 31, numéro 6 (186), décembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31871ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1989). Compte rendu de [Accueillir, non choisir / Jacques Brault, *La Poussière du chemin, essais*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 1989, 250 pages.] *Liberté*, 31(6), 98–105.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

ACCUEILLIR, NON CHOISIR

Jacques Brault, La Poussière du chemin, essais, Montréal, Boréal, collection «Papiers collés», 1989, 250 pages.

Un texte me touche dans la mesure où il a été touché; cela se passe de main à main. (p. 246)

Devant une œuvre d'art comme devant les beautés de la nature, ma réaction ordinaire – pour peu que je leur prête la plus furtive attention – est d'être pris d'une délicieuse inquiétude. Un véritable malaise se mêle au plaisir qui s'y love et qui, loin de pouvoir m'en délivrer, travaillerait plutôt à l'aggraver jusqu'au point à peine tolérable d'une tension qui ne connaîtra d'apaisement que dans sa chute, une fois la plénitude atteinte des forces concentrées en elle. C'est dire que la beauté a pour moi tous les caractères de l'atroce et du douloureux et qu'elle a sans doute été placée en ce monde pour la seule damnation qui m'y menace vraiment, si je veux bien écarter un moment les aimables supplices que la cruauté humaine distribue inégalement dans les annales de l'histoire. Mais je me dépossède et m'aliène avec joie, je m'absente dans le plus pur ravissement, et cette cessation bienheureuse de moi-même, ce n'est pas assez dire que j'y consens; je l'attends et je l'implore plutôt comme le seul supplément d'être dont je me croie capable et qui consiste pourtant dans un petit évé-

nement nullement rare, qui ne requiert aucune prouesse, n'impose aucune privation, n'exige aucun renoncement. Il suffit au contraire que je lui prête mon consentement. Comment croire que l'impossible ait été ainsi laissé à portée de la main? C'est peut-être l'immensité vide de la douleur qui me nargue encore au seuil d'une telle question. Mais je cède à un élan inutile sur une voie où il s'agit, beaucoup plus simplement, comme y invite Jacques Brault, de se pencher sur la poussière du chemin.

Parlant des créations de l'art visuel que sont dessins, tableaux et gravures, Brault écrit: «Ils tremblent. Ils se savent menacés, condamnés. D'où cette lumière à nulle autre pareille qu'ils secrètent à la fois comme une sueur d'anxiété et comme une perleur de plaisir.» (p. 138)¹ Le cas troublant de la perception de la beauté me pose en fait le problème de la lecture. C'est bien en effet cette question que m'adresse l'œuvre lentement mûrie dont l'autorité ne doit rien qu'à sa propre élaboration. Je ne m'approche de tels météores qu'en conservant une distance respectueuse, de peur d'être anéanti par la délectation que je tente ridiculement d'évoquer. «C'est cela, peindre-écrire-graver; sitôt qu'on a trouvé, on a perdu.» (p. 159) Je parle d'une espèce d'êtres qui interdit toute familiarité, tout en ne cessant pas de faire signe à la plus grande intimité. Il faut les sentir et les éprouver dans quelque coin secret de soi-même, il faut les recréer plutôt en les rejoignant de l'intérieur, sans quoi leur nature volatile se dissoudrait simplement dans la foule des réalités sans ombre et sans lumière qui se contentent du monde objectif où les relègue commodément le champ délimité des actions et des idées pratiques. Beaucoup de discours réputés savants et de théories tenues pour complexes ne sont au fond que de spécieuses duplications de la triste finitude des choses, je veux dire de ces

1. «Et me submerge une douleur de l'intelligence, qui est aussi douceur, indissociablement...» (p. 95)

choses qui peuvent prétendre sans conteste au pauvre statut cognitif de l'objectivité, là où l'étendue du savoir passe pour être sans failles et sans danger. Le versant négatif de la beauté physique et de la nature de l'œuvre, par contre, insinue l'inquiétude d'une inconnue séduisante sur ce plan faussement ordonné par les certitudes de la raison ou par les opérations brevetées de la connaissance.

Sans se donner la peine et la suffisance de polémiquer contre l'inanité de certains courants à la mode, il me semble que l'essayiste de *La Poussière du chemin* n'en instruit pas moins le procès de ce qu'il appelle «la pensée écrivante». La pudeur de l'expression vaut toutes les ressources de l'invective. Préférer Cioran à Derrida et n'en pas faire un plat, un plafond, une platitude. Ici au moins, mon émoi pathologique cède toute la place à la franche jubilation.

Je vois dans la frénésie des théories dites «textuelles» et autres «pratiques signifiantes» qui ont réussi à zombifier de solides tempéraments d'écrivains, une peur panique de se tromper, d'oublier quelque chose, de se faire doubler ou d'être laissé pour compte. On devait s'acquitter de quelque accusation tacite de manquer à une orthodoxie discoureuse. (pp. 74-75)²

Et l'écriture mandarinale, jetant le discrédit sur la parole artisanale, finit par assurer le prestige du scribe. Communiquer, quelle basse illusion: une pauvreté qui traîne les rues. Et qui se donne en représentation. La pensée écrivante, d'abstraite, est devenue absconse et abstruse. Elle discourt d'abondance de sexe et de texte, oui, elle écrit sur et autour; à propos de; elle dit que. Elle n'est pas l'indifférenciée folie du flux verbal qui,

2. Et encore: «Je respecte, je m'admire pas, ces machineries intellectuelles quand elles ne tournent pas à vide ou ne fabriquent pas des machinations idéologiques.» (p. 201)

s'expirant, expulse le sujet du langage. Son dessin se hiéroglyphise à seule fin de s'évacuer dans le commentaire. (p. 243)³

Mais qui prête encore attention à ces sornettes, à part mes propres exaspérations? Aussi s'agit-il de bien autre chose. Et qu'on ne vienne surtout pas me reprocher de me complaire dans la joie mauvaise de voir assassiner doctement l'intelligence, quand ce sont les systèmes à grillages qui séquestrent universellement la pensée dans des lieux où elle avait traditionnellement trouvé refuge et protection contre la sauvagerie ambiante.

Ce serait évidemment bien mal me comprendre que de me faire prêter à un écrivain comme Jacques Brault l'intention de ressortir, de son chapeau de poète, la propre et candide opposition du cœur et de la raison, dont il faudrait alors chercher lequel ou laquelle a de l'autre l'inconnaissance la plus pascalienne. Comment donc revenir à mes moutons sans égarer la brebis craintive de ma lecture déroutée? Les parties du recueil ont pour titres: «Écarts», «Bifurcations», «Parallèles», «Croisements». Je crois bien que je ne vais plus résister à l'envie de m'y perdre tout à fait. «Écrire dépayse. Écrire exile.» (p. 59) Écrire apprend aussi à lire, c'est-à-dire à ne pas verrouiller toutes les portes, à laisser circuler librement un savoir qui ne ressemble pas toujours à la cote chiffrée d'un ouvrage bien à l'abri du bruit que fait le vent dans les arbres, hors des murs de la bibliothèque. Me voici donc au cœur du livre, où règne un beau désordre et pas une seule fiche pour y occuper mon esprit besogneux. C'est là enfin que je goûte en toute clandestinité le malaisé bonheur de mon inquiétude. Au dam du fichier aboli, je hume l'odeur de la colle sur l'épine, de l'encre sur la page, je palpe le grain du papier,

3. Et ailleurs: «Ce qui ressort, en tout cas, c'est la prédominance moderne de la poétique sur la poésie.» (p. 218)

j'admire le dessin de la lettre et de tout geste corporel qui s'écrit sur la pierre, le chiffon, le métal; je passe de l'aube de la *fin'amors* au doux crépuscule d'une «petite suite émi-lienne»; je fais une visite chez Janine Leroux-Guillaume; je rencontre les Italiens, les Japonais, les Chinois; je sais la parenté du zen et d'Apollinaire, celle de Miron et de Villon, de la peinture et de la poésie. Quelle précieuse disposition que le génie rassembleur d'un pareil butin au gré d'une insou-cieuse inquiétude! Cette dilapidation me scandalise et m'ar-rête: il faudrait que mon zèle studieux en profite (mais où sont mes fiches?). Inutile cependant de m'affoler. La richesse que je pille est au prix de ce renoncement à la thésaurisation qui l'anéantirait aussitôt. «Lire, c'est être mis au secret; piégé; mourir à soi-même pour que revive le texte mort. *Comme la poésie redoute le livre qui va l'enfermer* (Roland Giguère).» (p. 235)

Prenons un exemple très simple: les pages que l'essayiste consacre à la peinture et aux arts visuels (elles sont regroupées dans la quatrième partie du livre: «Parallèles»). À quelle prodigieuse distance de la prose étriquée des spécialistes n'est-on pas emporté par elles! Brault remonte toujours direc-tement à la jointure sensible du procédé technique et du su-jet de l'expression, sans pour autant ériger ni l'un ni l'autre en raison suffisante de l'effet obtenu, c'est-à-dire donné par générosité conjointe de l'artiste et du matériau, les deux as-sociés à part entière, impensables l'un sans l'autre. Quand il décrit une aquarelle, une estampe, un tableau, ce n'est pas une quelconque affaire de sémiotique qui se trouve élucidée comme une énigme policière; c'est la «lumière d'en dessous» qui filtre silencieusement de la matière transportée.

Qu'est-elle devenue, cette aquarelle de Gérard Tremblay qui m'avait si fort ému par un pan de bleu «passé», du même bleu qui colorait certaines façades dans la rue où j'ai grandi? Cela tenait du bleu poudre et du cobalt pâli sous le soleil et les pluies, cela vivait chichement et symbolisait à mes yeux d'enfant une

humiliation indicible. Voici que ce bleu blessé, je le retrouve guéri, sauvé de sa propre vie, et non pas à cause d'une association d'images, mais grâce à cette lumière que le graveur a réveillée dans la conjonction de son regard et d'un espace que j'ignore, qui n'a rien à voir avec mes souvenirs. (p. 159)

Il y a encore quelque chose que je voudrais tenter de saisir dans la démarche de Jacques Brault, et cette fois de l'extérieur (si peu que j'aie pu céder jusqu'ici à ma pente critique). C'est que je crois y déceler aussi l'ébauche d'une méthode, l'articulation d'une pensée, le noyau d'un propos que je ne suis pas sûr d'avoir résumé comme il se doit en bonne pratique du compte rendu. Non moins fortement constitué que le pôle de décentrement sur lequel j'ai insisté, *La Poussière du chemin* comporte aussi un pôle de rassemblement, une idée directrice, une force active, un foyer intellectuel. C'est le point cardinal de la pensée de Brault, lieu qu'il ne cesse de reconnaître depuis toujours à force de lectures, d'écritures, de traduction et de poésie. S'il faut absolument donner un nom à cela, je parlerai d'un comparatisme de l'incomparable, pour l'opposer bien sûr à tout système de comparaisons proposant une table d'équivalences plus ou moins fiable entre les œuvres ou les langues, avec coefficient de validité, marge d'erreurs, permis d'exploitation et tout le saint appareil des champs de recherches légitimement institués. Au regard du comparatisme intégral, il n'y a pas de postulat initial, pas de règle normative qui autorise le rapprochement de tels vers d'Apollinaire et de l'effet *haïku*, de la poésie *mineure* de Verlaine et de celle du poète chinois Li Chang Yin, des poèmes de Martin Heidegger et des meilleurs tableaux de Cézanne. Est-ce à dire que toutes ces relations relèvent d'une gratuité fantasque qui s'applique à contourner le savoir en se moquant de la pensée? Tel n'est pas du tout mon avis. On peut s'amuser tant qu'on voudra de la douce ineptie de ma béatitude; encore faudrait-il s'aviser de la tradition où «saveur et savoir font sagesse de la poésie» (p. 228)⁴.

On ne me convaincra pas que la réflexion poursuivie par Jacques Brault sur le concept de traduction (c'est-à-dire de *nontraduction*) ne vait pas «un gros traité sur les métamorphoses de la métaphore» (p. 9)⁴. Il faut entendre la *nontraduction* comme une pratique raisonnée de la trahison généralisée qui relie la scolie du médiéviste («la vieille et neuve *translatio studii*») à l'écriture poétique. Lire-écrire, vivre-penser, faire-produire, tout est dérivation, transport, «changement de corps». La métamorphose métaphorique, loin d'être une figure, est la propriété matérielle de la condition artistique, sa loi de la relativité. Ce qui se trouve liquidé, répudié, enterré par cette idée (à laquelle tient toute l'entreprise du livre, sinon de l'œuvre de l'auteur), c'est la fiction de l'origine certifiée, de l'originalité, de la signature et de l'appellation contrôlée.

La traduction poétique, cessons de nous leurrer là-dessus, doit être trahison ou tromperie. Je préférerais dire: dépaysement.

4. Il est assez remarquable que Jacques Brault ait généralement évité de recourir aux notes, à très peu d'exceptions près. La citation (fréquente) se passe donc de sa référence bibliographique, ce qui est de pratique courante dans le genre de l'essai. Mais bon nombre de textes recueillis s'apparentent (non par la manière mais par le contenu) à l'article. La pudeur de l'érudition qui s'y trouve, veut-elle refuser sa mise en forme savante ou, plus sensément, travaille-t-elle à déplacer et à dépayser le lieu institué du savoir, pour déporter ce lieu vers un autre, plus riche et non moins complexe, plus libre et sans gage d'autorité? Il me semble qu'on a voulu tendre vers un espace décentré, mais non pas excentrique, où toute rencontre reste possible sans frais de représentation, sans appareil. Un livre bourré de science à ras bord et qui dépouille néanmoins le paratexte scientifique, n'est-ce pas le dernier raffinement de la morgue critique? On peut le supposer. Sans compter la belle audace de mise en page du dernier texte qui porte justement sur l'art du livre «fait», *L'écriture subtile* (pp. 231-246). Le dessin de la lettre imprimée, du blanc de la page, de la matière typographique, font partie de l'expression littéraire. Ici ils prennent parti pour le discours de l'œuvre.

5. Il va sans dire que, quant à moi, j'ai déjà renoncé depuis longtemps à convaincre qui que ce soit.

Non seulement à l'égard de l'original, étalonné comme valeur et norme indiscutables, mais aussi à l'égard de la langue propre au traducteur. (p. 208)

On aurait tort de ne voir là qu'une position extrême contre l'idéologie de la traduction, contre l'institution, bien qu'il s'agisse aussi de cela. L'essentiel, c'est que la réalité vitale de l'existence s'en trouve élargie par la poésie pratique et que «malgré tous nos crimes, l'âme du monde est encore intacte» (p. 228).